

NOTE DE LECTURE par Hélène Godefroy, la clinique lacanienne n°16, 2009  
Clinique du couple,  
Sous la direction de Patrick De Neuter et de Danielle Bastien  
Érès 2008

15 Il y a dix ans, un petit groupe de thérapeutes s'est créé, décidant d'ouvrir une unité d'accueil spécifique à la clinique du couple, dans un service de santé mentale à Bruxelles. Il s'agit, pour ces psychanalystes et systémiciens de pouvoir offrir une compétence aux problèmes rencontrés par diverses situations de couples demandeurs. Le procédé est d'inspiration analytique (dans son premier article, Danielle Bastien nous en donne les contours). Ainsi, avec le couple en demande, reçu par un couple de cothérapeutes, l'établissement de la situation transférentielle donne accès à la réactualisation des conflits, à la fois individuels et intra- psychiques. Ce lieu expérimental, d'approche clinique et thérapeutique, mais aussi spéculatif, a pour projet de permettre la mise en œuvre d'une élaboration théorique nécessaire pour envisager la dite clinique. Il revient donc à cet ouvrage, conduit par le couple De Neuter – Bastien, pour le coup très synchrone, de nous présenter les premiers enseignements de ce précieux travail de recherche, à travers l'analyse de différents auteurs, participants à cette initiative collective. *La Clinique du couple* se divise en trois parties, chacune développant un thème particulier autour des vicissitudes du lien conjugal.

16 La première partie interroge la question même du couple et de ce qui, dans l'enchevêtrement de ses interactions, permettrait de définir une relation à deux. En fait, il s'agit, au regard de la psychanalyse, de repérer : comment penser le couple en soi ? Monique Schneider, prenant appui notamment sur le lien très particulier institué entre Freud et Fliess (l'expérience princeps du transfert amoureux), présente le couple comme « une dualité soustractive » inévitable. L'un ne pourrait exister, et, en ce sens, soutenir la relation, s'il ne peut exhiber un pouvoir dont l'autre est dépourvu. Une domination (physique, intellectuelle, créatrice...) relevant, selon elle, de « stéréotypes masculins ».

17 Patrick De Neuter se réfère, lui, au génie réaliste de Beckett pour poser la question délicate et compliquée de ce qui permet la durabilité du couple. Thème traité sur deux articles. Dans le premier, il tente d'y répondre par la médiation lacanienne, cherchant l'équivoque capable d'élever l'objet d'amour au rang d'objet de désir. Et nous confie cette remarque du dramaturge irlandais : les amants qui savent rester amoureux, ce sont ceux qui, en définitive, « ont réussi à inventer une façon de vivre "séparés-ensemble" ». Voire, « être heureux ensemble-séparément ».

18 Le second article, « Féliciter pour l'autre », semble donner, à ce titre, l'équivoque recherchée. La solution se situerait donc dans le fantasme ; la voie obligée qui permettrait au couple d'assurer sa longévité. Le fantasme de l'un, soutenu par « son objet petit a cause de son désir », se propose au fantasme de l'autre. Reste à ce dernier d'y adhérer, ou non. Ou il s'y soumet, et, par le fait, enracine la relation, ou il s'y refuse et risque la rupture.

19 Pour Jacqueline Schaeffer, la réussite du couple est une affaire pulsionnelle. Celui-ci trouve sa cohésion dans une « cocréation » du masculin et du féminin, au sein même de la rencontre sexuelle. Pour ce faire, la rencontre ne peut avoir lieu qu'à la suite d'une longue et périlleuse élaboration psychique, ouvrant la voie vers l'opposition génitale masculin – féminin. Une trajectoire pulsionnelle dont l'auteur nous fait, en accord avec la pensée freudienne, un minutieux rappel. Un accès à la différence des sexes assuré par un « travail du féminin », tant chez l'homme que chez la femme. Quant au maintien de la relation amoureuse, celle-ci se doit de trouver les voies érotiques suscitant la jouissance (que ce soit sur un mode génital, pervers ou masochiste).

20 Danielle Bastien observe, par la situation analytique que le procédé expérimental met en place (et auquel elle rallie la notion d'espace transitionnel de Winnicott), combien les pulsions infantiles incestueuses et meurtrières agissent toujours avec autant de vivacité dans l'actuel du couple en souffrance.

21 La seconde partie de cette étude s'intéresse plus précisément à la « clinique du couple ». C'est toute la dimension pathologique de l'amour qui y est examinée par ses auteurs. Le bonheur est également guetté par l'excès. L'amour peut faire symptôme. La première observation revient à Patrick De Neuter, qui nous transmet une analyse très étudiée de la passion amoureuse, dont il énumère les différentes fonctions (comme, par exemple, l'amour prothèse et l'amour créateur). Et, si la rencontre amoureuse permet une seconde naissance, il y a cet autre versant impitoyable de l'amour qui tue par passion (meurtre ou suicide). Il est vrai que la fusion dévoratrice de la passion amoureuse comporte toujours « un risque de mort subjective ». Le moi, mis en danger, se voit débordé par ses représentations infantiles ; représentations émergeant de leur refoulement (soutenues par le couple ravageant de la haine et de l'amour), jusqu'à la menace d'une décompensation structurelle.

22 Toujours à propos de la pathologie de l'amour, Danielle Bastien soulève la question essentielle de l'altérité et son rapport au féminin. Suite à une période d'euphorie et de familiarité, la relation amoureuse peut être rapidement traversée d'un sentiment d'étrangeté, où l'autre apparaît finalement comme un étranger. « La rencontre ardemment désirée et pourtant hautement indésirable ne se fait pas là où elle était attendue. » Les protagonistes s'aperçoivent, tout compte fait, qu'ils sont de purs inconnus l'un pour l'autre. Les attentes restent donc inassouvies. Autrement dit, une histoire amoureuse ne peut s'accomplir si cette dimension de l'altérité n'est pas éclairée. Il reviendrait au « travail du féminin », comme part étrangère de nous-même, d'y donner accès ; tout en mesurant, néanmoins, les limites de cette confrontation, pour ne pas basculer dans le masochisme féminin.

23 Le troisième avatar de la relation amoureuse développé ici, est le thème de la jalousie. Un sentiment psychiquement très enraciné, donnant l'occasion de rappeler les causes infantiles (à l'origine « naturel ») qui le fondent. Étudiée sur ses deux versants, Alain Valtier nous offre la clinique remarquable d'une jalousie

amoureuse ; tandis que Sandra Baöo, à l'exemple du célèbre film, *Toto le héros*, analyse avec minutie les arcanes de la jalousie fraternelle.

24 La troisième partie, intitulée « Du féminin et du masculin dans le conjugo », explore la relation de couple sur son versant pervers, essentiellement du côté du féminin. Introduite, en première partie, par Jacqueline Schaeffer, la perversion est finalement le thème qui fait retour en conclusion de cette recherche. Les auteurs semblent s'accorder à démontrer que la perversion, participant au lien conjugal, reste décidément la part d'infantile dont la relation amoureuse ne peut échapper.

25 Patrick De Neuter insiste à dire que les femmes restent très investies par leurs fantasmes masochistes, qui soutiendraient leur capacité à endurer les comportements pervers des hommes. À partir de cas observés dans un centre de prévention, puis au détour de ses nombreuses lectures d'œuvres littéraires, l'auteur s'interroge sur cette incapacité de certaines femmes à se soustraire de la maltraitance de leur partenaire. Il nous offre cette hypothèse très adroite : le masochisme des femmes serait un système de défense particulier ; celui de faire écran à leur propre violence. Masochisme et sadisme sont de toute façon gouvernés par la même pulsion, la pulsion de mort. La violence féminine serait, en fait, générée par l'envie du pénis ; cette haine féroce adressée à la mère incompétente à donner ce qui manque. D'où « la femme s'engage(ra)it dans la relation amoureuse avec plus d'hostilité inconsciente que l'homme ». Une hostilité féminine foncièrement réprimée, impossible à exprimer autrement que par des rêveries, de la somatisation (telle la frigidité) ou de la maltraitance. L'auteur donne deux raisons à cette inhibition féminine ; deux hypothèses à accueillir, pour le coup, avec précaution. D'une part, l'agressivité féminine se heurterait à un barrage culturel plus conséquent que le sexe opposé (barrage pourtant très allégé depuis quelques décennies avec la promotion de l'indifférenciation sexuelle). D'autre part, cette haine réprimée contre la mère, faciliterait une « particulière soumission au surmoi maternel archaïque, "obscène et féroce" », entraînant un développement masochiste secondaire plus important ; les hommes étant, eux, protégés par leur identification au père. Cette idée de l'auteur peut être l'occasion d'un vrai débat ; car, depuis la Libération des Femmes, celles-ci n'hésitent pas, en fait, à prendre la parole pour exprimer leur colère vis-à-vis de leur manque. Rappelons, d'ailleurs, que c'est cette même haine envers la mère qui pousse la fille à se détacher et se séparer de celle-ci, pour se tourner vers le père qui, lui, posséderait l'objet convoité. Alors que le garçon, ainsi que Freud l'énonce dans l'*Abrégé*, éprouve une soumission non moins violente face au père ; la menace de sa virilité engendrant une forte composante féminine, tout aussi réprimée. La question du masochisme féminin reste donc ouverte.

26 Question que Danielle Bastien reprend par le prisme classique de J. Schaeffer et son « refus du féminin » : la femme ne supporte pas d'être objet de désir pour l'homme. Si l'éprouvé féminin ne semble pouvoir s'exprimer que dans une soumission masochiste, par réaction défensive, la femme va renoncer à sa jouissance, signifiant ainsi à son partenaire son refus de dépendance.

27 La crise de la cinquantaine est le thème choisi qui vient tout naturellement clore l'ouvrage. Sujet délicat, en effet, voire tabou, rarement abordé en psychanalyse (si ce n'est dernièrement par P.-L. Assoun). P. De Neuter énumère les difficultés multiples rencontrées à partir du « midi » de la vie et les solutions pour y remédier. Il s'agit plus de faire le bilan de sa vie amoureuse : ce qu'on s'autorise enfin et ce qu'on ne s'autorise plus « en amour ».

Au final, cette étude apporte des pistes de travail particulièrement intéressantes, qu'une clinique abondante et diversifiée pourrait alimenter. Cette recherche est abordée sur le versant de la psychanalyse, mais pas seulement. Une observation psychologique et sociale y est tout aussi convoquée, permettant d'autant plus d'ouvrir un débat passionnant et très actuel sur les liens du couple. Même si le néologisme « conjugo » n'est pas très heureux, ce livre collectif est à mettre entre les mains de tous les cliniciens chercheurs soucieux de prolonger cette expérience, dont la nécessité se révèle, ici, incontestable.

Hélène Godefroy